

Daniel Marguerat, *L'historien de Dieu : Luc et les Actes des apôtres*, Montrouge/Genève, Bayard/Labor et Fides, 2018. 23 cm. 443 p. ISBN 978-2-227-49384-1/978-2-8309-1661-4. € 24,90

Pascale Renaud-Grosbras

DANS **ÉTUDES THÉOLOGIQUES ET RELIGIEUSES 2019/3 Tome 94**, PAGES 483E À 492E
ÉDITIONS **INSTITUT PROTESTANT DE THÉOLOGIE**

ISSN 0014-2239

DOI 10.3917/etr.943.0483e

Date de mise en ligne : 17/12/2019

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://shs.cairn.info/revue-etudes-theologiques-et-religieuses-2019-3-page-483e?lang=fr>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



Distribution électronique Cairn.info pour Institut protestant de théologie.

Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur cairn.info/copyright.

Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

PARMI LES LIVRES

ÉTUDES JUIVES

David STERN, *The Jewish Bible: A Material History*, Seattle/Londres, University of Washington Press, coll. « Samuel and Althea Stroum Lectures in Jewish Studies », 2017. 26 cm. xv-304 p. ISBN 978-0-295-74148-2. \$ 50/£ 38/€ 34.

La monographie de David STERN (en français : *La Bible juive : une histoire matérielle*) présente le grand intérêt d'attirer l'attention sur un sujet vaste et complexe qui n'avait étonnamment jamais fait l'objet d'une synthèse malgré son importance : la question de la matérialité de la Bible en caractères hébraïques, de Qumran à nos jours. Cet ouvrage, pionnier aux États-Unis, propose une synthèse élargie de trois articles parus préalablement (2008, 2011, 2012). Dès le titre, l'auteur situe son objet sur un terrain identitaire : le sujet traité n'est pas la Bible hébraïque comme phénomène historique universel reliant différents monothéismes à différents degrés, mais la Bible juive (p. 3), que l'auteur considère comme référée au judaïsme et existant en soi. Elle aurait traversé les âges dans sa judéité (*Jewishness*). STERN décrit le livre juif comme un microcosme du livre occidental, porteur à la fois de caractéristiques empruntées à son environnement et de singularités matérielles qui l'en distinguent : « The singular features of Jewish book determine the Jewishness of the Jewish book, particularly in terms of materiality » (« Les

traits singuliers du livre juif déterminent la judéité du livre juif, en particulier en termes de matérialité », p. 5). Cet élément de judéité guide l'auteur et détermine l'ensemble de sa réflexion, se situant ainsi dans une tradition d'analyse qui diverge de celle adoptée par les historiens du judaïsme, philologues, codicologues et paléographes européens, pour qui les sources matérielles (manuscrits, rouleaux, livres imprimés) attestent de phénomènes interculturels synchroniques repérables. D'autres approches du livre existent, et certains considèrent, à l'instar de Denis Muzerelle (1990), que la codicologie juive n'existe pas à proprement parler sauf, *a priori*, dans le cas des rouleaux liturgiques, qui ne constituent pas la majorité des éléments conservés. Les *codices* bibliques sont, selon nous, des manuscrits polyculturels, qui se situent continuellement entre traditions et innovations dans le cadre de la culture européenne.

L'ouvrage se divise en quatre parties qui suivent un ordre thématique et chronologique. On observera que les chapitres un et deux sont bien plus fournis (environ 50 et 70 pages) que les chapitres trois et quatre (20 et 40 pages), sans doute le signe qu'il s'agit d'un sujet dont David STERN reconnaît de bonne foi qu'il est difficile de le traiter dans son intégralité.

Du point de vue de la méthode, l'auteur entreprend de faire la synthèse de nombreux ouvrages et articles de spécialistes des études juives, hébraïques et bibliques. Il n'offre pas de données chiffrées, de sorte qu'il est difficile de connaître la pratique la plus courante, une

somme de cas particuliers ne constituant pas une norme. Il illustre son propos d'images d'objets ou artefacts dont le choix n'est pas toujours clairement exposé. Certains jugements étonnent : par exemple, les Bibles enluminées de grande qualité sont décrites comme « the richest evidence for the material history of the Hebrew Bible » (« la preuve la plus riche de l'histoire matérielle de la Bible hébraïque », p. 65), alors qu'il précise plus haut que les Bibles populaires (non enluminées et moins spectaculaires car produites pour le Juif dit ordinaire) sont bien plus nombreuses parmi les fragments de la Genizah du Caire, pour ne parler que de cette collection. De plus, des questions encore ouvertes paraissent résolues : par exemple, pour ce qui concerne l'adoption du *codex* par les juifs (p. 65), aucune mention n'est faite des travaux sur le sujet, ce qui laisse penser qu'il s'agit d'un consensus alors que la question fait encore l'objet de débats. Ces remarques n'enlèvent rien au mérite de l'ouvrage qui plonge le lecteur dans une vision souvent personnelle et stimulante tout en soulevant de nombreuses questions, car de nombreux travaux restent à accomplir dans ce domaine, en particulier sur le monde médiéval européen occidental (que l'auteur désigne comme les mondes juifs séfarades, ashkénazes et italiens), pour lequel l'étude des formes et fonctions des Bibles hébraïques a été négligée pendant très longtemps.

Le chap. 1 (p. 11-61) introduit l'étude des rouleaux liturgiques (*The Torah Scrolls*), c'est-à-dire des Bibles hébraïques copiées sur *volumen* et utilisées aujourd'hui dans les synagogues. Comme souvent, l'auteur part d'un cas particulier, ici le Sefer Torah de Bologne, le plus ancien rouleau liturgique complet actuellement conservé, produit entre 1155 et 1255, pour le comparer à un rouleau produit au XX^e siècle. L'ambition de l'auteur est de parcourir la totalité des formes de rouleaux connues, des docu-

ments antiques de la Mer Morte – les plus anciennes sources matérielles attestant la forme et la circulation d'un texte pré-canonique en hébreu – jusqu'à nos jours. Il mentionne ainsi l'histoire ancienne des rouleaux et ses évocations bibliques, les matériaux (papyrus, peaux), les premières formes probablement utilisées, puis la forme du texte à la période du Second Temple et après sa destruction en 70 (les Manuscrits de la Mer Morte). L'auteur indique l'absence de source entre la période de Qumran et le Haut Moyen Âge (p. 27) et poursuit le développement par l'analyse des témoignages indirects de la littérature rabbinique produite entre les III^e et IX^e siècles. Il synthétise ainsi les règles pour la copie des rouleaux rencontrées dans la Mishna, la Tossefta, le Talmud Palestinien, le Talmud Babylonien et le traité additionnel *Masekhet Sefer Torah*, puis dans le *Masekhet Soferim* et dans les règles édictées par Maïmonide dans le *Mishne Torah*, Règles du Rouleau de Torah (Sefer Torah). L'auteur souligne bien la variance entre les règles et le peu de sources conservées (sans toutefois les quantifier). Cela confirme bien ce que l'on sait de l'importance des cultures locales médiévales sur la règle halakhique (p. 33-34). Le reste du chapitre (p. 39) décrit l'objet en tant qu'artefact liturgique et son parcours en termes d'usage liturgique synagogaal, de conservation, d'habillage (les bois, manteaux et couronnes des rouleaux), sa sanctification, sa propriété apotropaique (ce que l'auteur appelle « the artefactual power », p. 56).

Le chap. 2 (p. 63-135) pose de nombreuses questions, évoquant tour à tour les premiers *codices* bibliques médiévaux, mettant en exergue le *Codex* d'Alep ; l'apparition de la Massore qui les caractérise, produite à son avis par le milieu karaïte ; la dimension visuelle de la mise en page de la Massore et l'appropriation progressive d'éléments de la culture non-juive environnante, décrite comme porteuse d'anxiété, d'ambivalence,

« wracked by anxieties about influence and feelings of competitive rivalry and ideological conflict » (« angoissée par l'influence et les sentiments de rivalité concurrentielle et de conflit idéologique », p. 87) ; la distinction faite entre genres de Bibles hébraïques en fonction de trois types d'écriture, puis l'examen de ces genres dans les aires sépharades et ashkénazes (p. 90-126). On soulignera sans exhaustivité quelques éléments qui nous ont interpellés à la lecture de cet intéressant chapitre. La question de la catégorisation en Bible massorétique, Pentateuque liturgique et Bible d'étude est une première proposition intéressante. Toutefois, comme toute recherche en matière de catégorisation, celle-ci ne saurait être définitivement adoptée lorsqu'il apparaît qu'un objet peut relever de plusieurs catégories. La Bible Vat. Ebr. 14, qui est un Pentateuque liturgique a, comme beaucoup de Bibles ashkénazes, une Massore qui a été étudiée (E. ATTIÀ, *The Masorah of Elijah ha-Naqdan. An Edition of Ashkenazic Micrographical Notes*, De Gruyter, 2015) et dont la qualité a été démontrée. Elle peut être datée de 1233-1239. Cette Bible est massorétique (Élie ha-Naqdan est un célèbre massorète de Rouen), elle est liturgique par sa structure de Pentateuque Megillot Haftarot, et d'étude par ses micrographies comportant des éléments du commentaire de Rashi. Ainsi, les catégories proposées par l'auteur semblent difficiles à suivre. Ensuite, la proportion faisant état de deux tiers de Bibles liturgiques en monde ashkénaze et deux tiers de Bibles massorétiques en monde sépharade reste encore à affiner sur la base de données vérifiables. Or il n'existe pas d'outil général publié, la mort prématurée de Gérard Weil en 1986 ayant empêché la publication d'un catalogue général des Bibles hébraïques et araméennes pourtant en préparation entre 1971 et 1986. STERN évoque (p. 105) les conclusions de son article de 2012 (p. 275) dans lequel il qualifie cette répartition de donnée brute évidente. Depuis 2016, l'étude des Bibles

sépharades aux XIV^e et XV^e siècles (Projet Legarad – CSIC Madrid) et le recensement et l'analyse des Bibles ashkénazes produites avant 1300 (Projet ANR MBH – université Aix-Marseille/CNRS) grâce à une méthode mutualisée entre approche qualitative et approche quantitative renouvelée permettront sous peu d'infirmer ou de confirmer ces données. Concernant le postulat d'une opposition culturelle lors de l'adoption d'une technique dite non-juive, il ne nous semble pas que les techniques de production du livre soit des thématiques identitaires et anxiogènes : l'archéologie du livre montre simplement qu'il existait des façons de produire les livres et que les Juifs, s'inscrivant dans leur environnement culturel, concevaient, fabriquaient et lisaient les livres de façon plus synchronique que ne le laisse apparaître la littérature rabbinique. Enfin, outre le fait que les Bibles italiennes et yéménites mériteraient davantage d'attention du fait que les cultures sépharades et ashkénazes se rencontrent en Italie après le XIII^e siècle et que le Yémen témoigne d'une tradition très ancienne, les traditions orientales et byzantines ne sont pas traitées, ce qui pose question.

Les chap. 3 et 4 présentent l'entrée de la Bible (juive) dans la modernité avec l'imprimerie. L'imprimeur chrétien Daniel Bomberg publie la Bible rabbinique à Venise en 1517, puis en 1524-1525 sous la férule de l'éditeur juif Jacob Ibn Adonyah. L'addition de la Massore dans celle-ci marque un tournant éditorial important à fort impact, mais on peut regretter qu'aucune mention ne soit faite d'Élie Lévíta, le grand promoteur de ce changement de paradigme au début du XVI^e siècle. Au chap. 4, l'auteur expose d'autres formes qui se développent à partir du XVI^e siècle et au-delà : les rouleaux d'Esther illustrés deviennent un objet esthétique ; la Bible juive hébraïque est traduite en d'autres langues ; plus récemment, une Bible sioniste est publiée dans le cadre de la création de l'état d'Israël ; enfin, dans le mouvement de

l'édition critique de sources porté par des organismes protestants, apparaît une Bible juive critique. STERN revient également sur les traductions antiques comme la Septante, le Targum araméen, le Tafsir arabe, la traduction karaïte, ainsi que les traductions en langue vernaculaire comme le castillan (par exemple la Bible d'Albe ou Bible d'Arragel) ou l'édition de Bibles polyglottes comme celle d'Alcalá en 1514-1517.

En conclusion, ce livre richement illustré, dont nous recommandons la lecture, a été écrit au prisme d'une volonté personnelle de l'auteur d'attester l'existence d'un livre strictement juif. L'étude de la Bible par ce prisme est possible mais conduit à circonscrire un certain nombre de questionnements qui, du point de vue de l'archéologie du livre médiéval et des techniques, ne se posent pas nécessairement en ces termes. De nouvelles études sont actuellement en cours afin d'offrir une définition alternative des types de Bibles produites en caractères hébraïques dans l'Occident médiéval. Il est donc à parier que *The Jewish Bible* est un ouvrage qui accompagnera de façon complémentaire les nouveaux travaux entrepris dans ce sens.

Élodie ATTIA

BIBLE

Elena DI PEDE, Odile FLICHY, Didier LUCIANI (dir.), *Le récit : thèmes bibliques et variations. Lectures et réécritures littéraires et artistiques*. Actes du VIII^e colloque international du RRENAB, 26-29 mai 2016, Metz, Louvain/Paris, Peeters, coll. « Bibliotheca Ephemeridum Theologicarum Lovaniensium 293 », 2018. 24 cm. XIV-412 p. ISBN 978-90-429-3616-4. € 95.

Cet ouvrage rassemble vingt-deux contributions du colloque du Réseau de

recherche en narratologie et Bible (RRE-NAB) tenu en 2016 à Metz. Les actes de colloque revêtent forcément le caractère de points de vue portés sous des angles très divers sur l'objet de la recherche. Dans le présent ouvrage, l'impression de foisonnement est accrue par l'ambition du projet : décrypter la relation et les interactions entre le récit biblique et l'œuvre d'art (littéraire, plastique ou musicale) qu'il a suscitée. Un beau défi !

Au fil des contributions nous rencontrons : Jacob au Yabboq et Sylvie Germain, le serpent de bronze chez Michel-Ange, la crucifixion dans le miroir de Bacon et de Zurita, Bethsabée sous le regard de Rembrandt, la mort et la résurrection revisitées par le cycle *Harry Potter*.

Le résultat se révèle passionnant par la diversité d'approches tant des objets d'étude (ou de contemplation !) que des genres littéraires (scientifique, narratif, poétique).

En introduction, Régis BURNET pose la conviction qui sous-tend l'ensemble de la démarche : dans son acte créateur, l'artiste est lecteur et exégète du texte biblique. Partant de cette conviction, il déploie des axes de relations possibles entre le texte biblique et l'œuvre d'art : l'œuvre peut s'écarter du texte (quand le Caravage représente Paul tombant d'un cheval sur le chemin de Damas) ; elle peut l'interroger (quand Rembrandt montre toute la palette des émotions sur les visages, dans *Le Sacrifice d'Isaac*) ou le solliciter (quand le *Christ bénissant* de Bellini mêle des motifs du Crucifié, du Ressuscité et du *Pantocrator*).

Nous voudrions pointer quelques traits marquants à travers des contributions choisies. Il y a une certaine évidence à mettre en parallèle le récit biblique et des œuvres littéraires. Car le même genre permet d'utiliser les mêmes critères d'analyse et de comparaison. Erwan CHAUTY, dans son approche du roman *Nuit-d'ambre* de Sylvie Germain, utilise la notion d'image poémagogique pour éclairer l'effet narratif sur le

lecteur : la confusion entre un combat intérieur ou extérieur se situe, chez Sylvie Germain, non pas au niveau des personnages du récit, mais au niveau de la voix narrative. Cela lui permet de découvrir ensuite le même procédé narratif dans Gn 32. L'article réussit ainsi la boucle postulée par les initiateurs du colloque : recevoir de l'analyse de l'œuvre des clefs pour de nouvelles interprétations du texte. Dans sa confrontation du bref extrait de 2 S 11,2 avec des peintures de Rembrandt et de Gentileschi, Anne LETOURNEAU réussit à sortir d'une lecture binaire du motif de *Bethsabée au bain*. Là où les exégètes sont partagés entre une lecture de Bethsabée soit comme victime, soit comme séductrice, la lecture des peintres laisse entrevoir un moment d'intimité entre femmes s'occupant des soins du corps. Ils enrichissent ainsi les ouvertures possibles du texte.

Saisir le lien entre créations musicales et textes bibliques semble moins aisé. Deux contributions le tentent à des niveaux divers : Geert VAN OYEN, à travers les *Sept paroles de Jésus en croix*, et Michel BERDER à travers des créations musicales évoquant David et Goliath (J. Kuhnau), la mort de Jésus (Bach) et Jn 1,3 (Messiaen). Dans les deux cas, l'analyse du texte biblique et celle de l'œuvre musicale semblent superposées, incapables de dialoguer entre elles et d'élargir ainsi le regard. C'est probablement ici que l'absence de critères et de langage communs se fait le plus sentir.

Deux contributions sortent du lot par leurs approches subjectives et poétiques. Le regard de Robert FÉRY sur les vitraux de Marc Chagall à Metz montre à la fois les chances et les écueils possibles d'une telle démarche : le langage poétique permet de s'approcher de l'aspect sensible et esthétique d'une œuvre. Dans son élan poétique, l'auteur déborde néanmoins de l'analyse rigoureuse de l'œuvre et lui impose, en certains endroits, sa propre grille de lecture. Les échos poétiques de Jean-Pierre LEMAIRE à des textes d'Évangiles laissent

entendre la présence du lecteur/poète sans imposer une lecture univoque. Le registre poétique préserve l'indicible et l'indécis du texte biblique.

Les organisateurs du colloque l'ont reconnu d'emblée dans l'introduction : « En dépit de ces promesses, ce travail s'est avéré complexe, et pour cette raison, pas toujours à la hauteur des attentes » (p. XIII).

La question reste posée de la possibilité de forger un vocabulaire et une grammaire communs à différents champs et disciplines. Autrement dit : comment dire et décrire ce qui relève du champ du sensible et de la résonance en des concepts et des catégories ?

Avoir relevé ce défi, et en avoir aussi approché les limites, rend la lecture de ces contributions ô combien passionnante.

Hans-Joachim LUNG

ANCIEN TESTAMENT

Michael J. CHAN, *The Wealth of Nations. A Tradition-Historical Study*, Tübingen, Mohr Siebeck, coll. « Forschungen zum Alten Testament 2. Reihe 93 », 2017. 24 cm. XVI-273 p. ISBN 978-3-16-154098-1. € 89.

Cette publication est la retranscription d'une thèse de doctorat soutenue en 2013, à l'université d'Emory, aux États-Unis. L'auteur s'intéresse à l'étude de ce qu'il appelle la tradition de la richesse des nations (*Wealth of Nations Tradition* [WNT]) dans le Proche-Orient ancien et dans la Bible hébraïque. Celle-ci s'exprime, aussi bien dans les textes que dans les images, selon une constellation à trois noyaux : (1) des nations étrangères apportent (2) leurs richesses (3) à une figure royale, pour lui rendre hommage et exprimer ainsi leur soumission.

Le premier chapitre (p. 1-22) est consacré à une discussion fouillée de la

notion de tradition et de la méthode la plus adéquate pour saisir ce qui constitue, selon la définition d'Odil Steck, le monde intellectuel implicite dans les textes. L'auteur critique, à juste titre, un certain aveuglement méthodologique au sein des études bibliques, qui privilégie de manière presque exclusive les textes à l'heure d'enquêter sur les conceptions religieuses, sociales et politiques qui constituent l'horizon intellectuel des auteurs sacrés. Sur les pas d'Othmar Keel et d'autres, CHAN décide d'inclure l'analyse iconographique dans son étude, afin d'en établir la pertinence heuristique. La WNT en constitue l'étude de cas.

Le second chapitre est dédié à une analyse plus classique, pourrait-on dire, des textes bibliques où, selon l'auteur, la susmentionnée tradition se voit énoncée. L'enquête s'intéresse aussi bien aux différents profils linguistiques qu'aux questions du genre littéraire et de l'histoire de composition des textes. Le *corpus* étudié comporte seize textes : 1 R 10,1-10.13.15//2 Ch 9,1-9.12.14 ; 1 R 10,23-25//2 Ch 9,22-24 ; Ps 68,19.30-32 ; 72,10-11 ; 76,12 ; 96,7-8//1 Ch 16,28-29 ; Es 18,7 ; 45,14 ; 60,4-17 ; 61,5-6 ; 66,12 ; So 3,10 ; 2 Ch 32,23. Dans le cas des textes poétiques, l'étude inclut aussi une analyse colométrique des pièces. À part les résultats de la critique de la composition, intéressants même si discutables, le plus important fruit de ce long chapitre (126 p.) est de montrer que, du côté biblique, la tradition de la richesse des nations ne semble avoir pris racine qu'après la chute de la monarchie : la plupart des textes sont datés des époques néo-babylonienne et perse. Ce fait est d'autant plus significatif que ladite tradition est particulièrement liée, dans le Proche-Orient ancien, à l'idéologie royale et à son rêve de domination universelle (p. 147).

Le troisième chapitre (p. 149-196) fait découvrir la tradition étudiée dans ses manifestations dans l'art et dans la littérature assyrienne et babylonienne, perse, égypt-

tienne et levantine. Fidèle au projet initial, l'auteur offre une analyse détaillée de quelques exemples iconographiques. Plus précisément, des reliefs du palais nord-ouest d'Assurbanipal II, des portes du temple de Manu à Balawat, de l'obélisque noir de Salmanasar III et des ivoires du temple de Nabu à Nimroud, tous des pièces de l'art assyrien ; des reliefs de l'Apadana à Persépolis, construite par Darius I^{er} et complétée par Xerxès ; et de la stèle de victoire de Piye, érigée par ce Pharaon de la XXV^e dynastie et découverte à Napata. Dans un court appendice à la fin de l'ouvrage (p. 215-221), certaines de ces images sont reproduites. De l'étude iconographique et aussi de l'analyse d'un choix de textes du même horizon temporel et géographique, Michael CHAN conclut que la tradition faisait partie du canon de l'idéologie impériale du Proche-Orient ancien, étant donc dans l'air que les auteurs bibliques respiraient (p. 196).

Le quatrième et dernier chapitre esquisse une biographie de la WNT dans ses manifestations dans le *corpus* biblique. À côté des cas où la tradition est formulée de manière assez classique, c'est-à-dire ayant un roi humain comme récipiendaire (voir, par exemple, Ps 72 ; 2 Ch 9), l'auteur identifie une double tendance plus innovante. Les textes bibliques font de Yahvé le récepteur le plus fréquent de la richesse et de l'hommage des nations, transformant le dieu d'une nation soumise au pouvoir étranger en une sorte d'empereur global (p. 203). Encore subversif est le fait que le livre d'Ésaïe (45,14 ; 60,4-18 ; 61,5-6 ; 66,12) place Sion et ses habitants en destinataire du même hommage universel. Ces deux renversements illustrent bien cette transmutation de la tradition, convertie, dans les textes post-exiliques, en instrument de polémique vis-à-vis des prétentions idéologiques des Empires successifs (p. 208-210).

Cette étude rigoureuse, munie d'une bibliographie très abondante (p. 223-254), mérite sûrement d'être saluée avec

enthousiasme, surtout pour ceux qui s'intéressent particulièrement à l'étude du Trito-Ésaïe et des traditions et motifs littéraires. L'inclusion de l'iconographie dans l'analyse du thème figure aussi parmi les qualités de l'ouvrage. Un seul regret : le fait que l'auteur n'ait pas porté le comparatisme un pas plus loin, en explorant des liens plus particuliers entre les sources extrabibliques et le texte sacré. L'enquête reste donc trop générale sur ce point.

Francisco MARTINS

NOUVEAU TESTAMENT

Joseph DORÉ (dir.), *Jésus. L'encyclopédie*.
Coordination Christine Pedotti, Paris,
Albin Michel, 2017. 27,2 cm. 843 p.
ISBN 978-2-226-32649-2. € 59.

Soixante-dix auteurs, sept nationalités, tous éminents spécialistes en leur domaine, sont réunis pour apporter un regard neuf et complet sur Jésus à partir de l'Évangile de Luc, en particulier, celui-ci partant de la naissance de Jésus et même d'avant sa naissance pour arriver à la mort et à la résurrection.

Cet ensemble est illustré de plus de deux cents images qui balaient toute l'étendue de l'iconographie avec un commentaire bref et éclairant.

L'ouvrage est composé de vingt-sept chapitres, regroupés en trois sections : Les commencements ; La vie publique ; Passion et résurrection.

Le terme même d'« Encyclopédie » indique qu'il ne s'agit pas d'un ouvrage écrit pour un lectorat de spécialistes (bien qu'il soit aussi très intéressant pour eux !) mais pour un public profane et curieux qui aura accès aux synthèses actuelles les plus pointues dans des domaines scientifiques très étendus.

Joseph DORÉ et Christine PEDOTTI, respectivement directeur et coordinatrice de l'ouvrage, ainsi que l'éditeur tiennent à souligner la liberté des auteurs vis-à-vis des autorités religieuses et insistent sur le fait que la question de l'existence ou non de Jésus a été volontairement mise entre parenthèses, ce qui a l'avantage de mettre croyants et non-croyants sur un pied d'égalité.

Étant donné l'ampleur de l'ouvrage, il est impossible d'en faire un résumé et c'est donc au hasard de la lecture que nous allons essayer de mettre en lumière quelques aspects qui nous semblent éclairants.

La construction des chapitres est constante : un court texte narratif ; un ou deux articles de synthèse précisant le point de vue d'un historien ou d'un exégète ; des « éclairages » divers ; des « contrepoints » écrits à partir d'horizons différents ; une « carte blanche » de personnalités très éclectiques (allant du psychanalyste au spécialiste d'autres religions, en passant par le philosophe, le journaliste, etc.).

Notre première remarque est de constater que, dans la grande diversité des contributions, on relève certaines lignes directrices d'une pensée moderne qui, dans l'ensemble, met en valeur l'importance des textes du Nouveau Testament pour le christianisme d'aujourd'hui, face à une religion chrétienne amplement relativisée. C'est ce que nous trouvons dans l'article d'Élian CUVILLIER : « Le seul Jésus auquel nous ayons accès n'est pas le Jésus reconstitué par les historiens [...] ou par les théologiens [...] mais c'est bien celui des Évangiles, documents concrets et incontournables » (p. 434).

La majorité des textes insiste sur la relativisation de l'historicité, souvent en faveur de la symbolique (ainsi Corina COMBET-GALLAND à la p. 698).

Cette relativisation de l'histoire est fortement marquée dans tous les articles traitant des guérisons et des miracles.

Roselyne DUPONT-ROC insiste sur la non-pertinence de la question « que s'est-il passé ? » pour la remplacer par « pourquoi cela est-il raconté *ainsi* ? » (p. 289).

L'importance donnée, au niveau du vocabulaire, au contexte de l'époque, et cela en particulier dans les chapitres consacrés aux guérisons et aux miracles, semble contredire le point précédent mais le confirme plutôt : sans connaissance des réalités au sein desquelles un mot est utilisé, il est difficile d'en comprendre la portée aujourd'hui. Ainsi la « carte blanche » de Salomon MALKA (p. 307-308) est très intéressante.

Une autre ligne directrice qui se fait jour est la constante de l'annonce d'un Dieu-Amour et d'un Jésus témoignant de ce message. Éric-Emmanuel SCHMITT : « Après la lecture des Évangiles, on sait que l'Amour est ce que nous avons d'essentiel à prodigier » (p. 527).

Nous pourrions continuer à citer d'autres points de concordance... et aussi des points de divergence, mais il nous semble plus intéressant d'essayer de tirer deux ou trois conclusions importantes pour le lectorat auquel cet ouvrage s'adresse : l'unité dans la complexité met en valeur le consensus d'une lecture scientifique quelle que soit la théologie ou la philosophie des auteurs, et souligne ainsi les avancées œcuméniques ; croyants et non-croyants peuvent se retrouver en terrain d'entente malgré un point de départ et un développement différents de leur pensée (voir l'hommage fait à Nietzsche) ; les « cartes blanches » concernant le Coran et l'islam permettent d'ouvrir un dialogue constructif par un développement sérieux portant sur des arguments souvent inconnus du grand public.

Une partie de l'ouvrage qu'il ne faut pas négliger est la bibliographie : elle suit le plan du volume et engage donc à poursuivre l'approfondissement d'un sujet ou d'un autre selon les intérêts des lecteurs.

Christiane NANI

Daniel MARGUERAT, *L'historien de Dieu : Luc et les Actes des apôtres*, Montrouge/Genève, Bayard/Labor et Fides, 2018. 23 cm. 443 p. ISBN 978-2-227-49384-1/978-2-8309-1661-4. € 24,90.

Daniel MARGUERAT dédie cet ouvrage à François Bovon, « ami de Luc », l'auteur du grand commentaire de Luc en quatre volumes (Labor et Fides, 1991-2009). Lui-même est l'auteur du commentaire du livre des Actes chez le même éditeur (2007-2015). C'est en regard de ces deux commentaires qu'il faut lire ce livre, recueil d'articles pour l'essentiel déjà publiés entre 2002 et 2017 (deux de ces articles sont co-écrits, l'un avec Emmanuelle Steffek, l'autre avec Simon Buttica). Dans l'avant-propos, l'auteur situe l'ouvrage et déploie les trois grandes parties qui en constituent l'ossature : Luc est à la fois un grand conteur, un historien et un théologien. Parce que ces trois qualités ne se recouvrent pas et qu'elles peuvent être en conflit, c'est à un projet nuancé et complexe que le lecteur est confronté dès l'abord.

Dans une première partie, l'auteur s'attarde longuement sur la figure de Luc en tant que pionnier de l'historiographie chrétienne : s'il a longtemps été considéré comme un historien, sinon de seconde classe, du moins dont il convenait de se méfier pour son prétendu amateurisme ou sa volonté d'édification, l'évolution récente de l'épistémologie de l'histoire (avec Ricœur, de Certeau, Aron) a permis de poser la question à nouveaux frais. MARGUERAT montre que, d'une part, lorsqu'il est resitué dans le contexte de son temps, Luc fait bien œuvre d'historien en traçant les contours du jeune christianisme et, d'autre part, que la dimension poétique et kérygmatisée de son œuvre ne délégitime en rien son historiographie que l'on peut qualifier de théologique. La première partie de l'ouvrage déploie de

plusieurs façons cette question essentielle d'une herméneutique de l'histoire. La question épineuse du rapport de Luc à l'apôtre Paul permet ainsi de souligner que si Luc a respecté la théologie paulinienne, il l'a fait avec créativité, dans une visée apologétique. Il convient d'abandonner l'idée selon laquelle Luc serait soit historien, soit théologien. Il tient fermement les deux : « Luc est historien, parce que la Parole s'est faite chair dans une destinée humaine qu'il s'agit de décrire. Il est théologien, parce que l'histoire est le lieu de la révélation de Dieu. Sous sa plume, l'histoire devient kérygme et le kérygme se décline dans l'histoire » (p. 43) : c'est ainsi qu'il est l'historien de Dieu, en assumant une reconstruction du passé narrativement créative. De plus, en continuant son Évangile par l'écriture des Actes, il assoit ce qui sera le christianisme, en articulant ses deux versants kérygmiques que sont Jésus et Paul, les Évangiles et les Épîtres, l'Évangile et l'apôtre. L'auteur, dans l'article consacré à la résurrection, montre que pour Luc, il ne s'agit pas d'un thème théologique, mais d'un mode d'interprétation de l'histoire, d'une clé de lecture qui déploie autrement la question de l'herméneutique.

Nous entrons ensuite avec la deuxième partie de l'ouvrage dans un parcours de lecture sur l'ensemble Luc-Actes. La trame du macro-récit permet à l'auteur de déployer plusieurs thèmes valorisés par l'analyse narrative en montrant comment les concepts évoluent au fil du récit. Ainsi de la question des biens, autour du statut des riches et des pauvres : l'évolution du concept au fil du texte trace une éthique du rapport aux biens qui se déploie sans contradiction entre une disqualification radicale au début de Luc et une éthique d'hospitalité et de solidarité à la fin des Actes. Un autre article s'attache à montrer comment l'universalité du salut est construite narrativement à partir du particularisme d'Israël jusqu'à l'actualisation dans les Actes, à travers la mission des

témoins du Christ y compris via la rupture paulinienne, comme un horizon jamais atteint (l'histoire s'arrête à Rome et la suite doit être écrite par les lecteurs). La question de la commensalité permet à l'auteur de montrer que les repas communautaires dans l'œuvre lucanienne sont l'image d'un salut qui réorganise les relations fraternelles en une éthique paradoxale, où les exclus sont accueillis, les valeurs renversées, le peuple recomposé, la frontière entre pur et impur abolie. MARGUERAT élabore ensuite la pneumatologie lucanienne, la figure de Moïse en Luc-Actes et la signification de l'évangélisation comme inscription du salut dans les actes face à la résistance du monde, article qui s'articule avec le suivant qui aborde la question du marché religieux auquel l'Évangile est confronté. Cette partie de l'ouvrage se conclut par un article consacré au portrait du judaïsme synagogaal dans les Actes, principal interlocuteur des témoins du Christ dans le judaïsme. Ce chapitre est particulièrement intéressant en ce qu'il trace finement les contours de la question du rapport du christianisme naissant avec le judaïsme, premier destinataire de la prédication apostolique et premier dans l'ordre historique du salut, tandis que sa résistance à cette prédication ouvre celle-ci aux nations.

La troisième partie revient sur la figure de Paul. Avant d'examiner la façon dont l'héritage paulinien a été traité par Luc, l'auteur met d'abord en place une typologie qui distingue les écrits de Paul, sa biographie et les épîtres pseudépigraphiques avec pour chaque catégorie la construction d'une image spécifique de l'apôtre. La recherche hésite entre rupture et tentative d'harmonisation entre ces trois images ; l'idée de réception et donc de déplacement et de dialectique permet de dépasser ce débat. Les trois types de réception sont trois façons d'assumer l'absence de l'apôtre, retenant des traits différents pour construire une figure spécifique. On appréciera particulièrement le soin avec lequel Daniel MARGUERAT déploie ce nouveau paradigme, qui ouvre

sans aucun doute des pistes de recherche fécondes. Dans un second article, l'auteur revient sur la question de l'ambivalence dans le rapport à la Loi, dans le portrait que Luc fait de Paul, avec une hypothèse intéressante sur l'auteur à la fois historien et théologien qui doit, à ces deux titres, articuler une tension entre la mémoire à transmettre et un avenir à construire. Ensuite, il s'agit d'examiner les clins d'œil que Luc adresse à ses lecteurs en laissant entendre que son Paul est un nouveau Socrate, cherchant ainsi à asseoir la dignité intellectuelle du christianisme. Enfin, un long chapitre se penche sur cette question : pourquoi Luc n'a-t-il pas raconté la mort de Paul ? Au terme d'une enquête historique, littéraire et théologique, l'auteur pose une hypothèse stimulante sur cette incomplétude.

Un index des auteurs anciens, un index des textes bibliques et une bibliographie complètent cet ouvrage et offrent au lecteur des ressources précieuses pour la recherche. Il reste cependant accessible à un large public curieux de creuser des aspects pointus de la recherche actuelle : les hypothèses stimulantes, la clarté des développements et l'exigence intellectuelle que l'on pouvait attendre de cet auteur permettent d'entrer dans une lecture à la fois agréable et exigeante.

Pascale RENAUD-GROSBRAS

HISTOIRE ANCIENNE

Raymond WINLING, *Le salut en Jésus-Christ dans la littérature de l'ère patristique*. Tome I, Paris, Cerf, coll. « Patrimoines », 2016. 23 cm. 898 p. ISBN 978-2-204-10798-3. € 40.

Si l'ampleur du travail, de la reprise des textes et de la documentation est saisissante à plus d'un titre, l'entreprise conduite par le professeur WINLING ne

répond toutefois pas à toutes les espérances énoncées dans la quatrième de couverture.

Ce premier tome est divisé en quatre sections, chacune répartie en un nombre de chapitres équivalent, conférant ainsi à l'ouvrage une bonne répartition des thèmes abordés. Ces derniers sont nombreux et balaient un vaste ensemble christologique appréciable. Nous soulignons un des premiers points de critique : le but de l'étude est-il simplement limité à la dimension sotériologique de la mission du Christ, ou ne cherche-t-il pas à dépasser cette dimension pour présenter un traité systématique de christologie ? Même s'il se défend, dans l'introduction, d'un nécessaire retour à la sotériologie dans le discours théologique contemporain, l'auteur ne risque-t-il pas de trop limiter la perspective christologique à cette seule mission sotériologique ? À maintes reprises, sont distingués les Pères orientaux et les Pères occidentaux, distinction qui mériterait aujourd'hui d'être quelque peu revisitée. D'ailleurs, WINLING lui-même ne cesse de rappeler la dette des occidentaux envers les orientaux, tant concernant Hilaire de Poitiers qu'Augustin d'Hippone. Voulant honorer une direction œcuménique dans cet ouvrage, l'auteur n'adopte-t-il pas trop d'emblée un regard bien occidental ? Le schéma d'ensemble apparaît calqué sur un cours de christologie dressé à partir de catégories souvent apparues ultérieurement. Par exemple, le quatrième chapitre de la troisième partie : justification, réconciliation, rémission des péchés (p. 561-576).

Une deuxième remarque s'impose. Le découpage des sections et la reprise systématique de l'approche de chaque Père face à telle ou telle question, amène inéluctablement des redites, qui à la longue finissent par être un peu pesantes. Les mêmes extraits se retrouvent cités un certain nombre de fois : n'y avait-il pas moyen de procéder autrement et de choisir une autre méthode de présentation ? Cette même méthode systématique change dans la quatrième partie, où est abordé le lien entre le Christ et la christification des baptisés : l'auteur abandonne

l'approche Père par Père pour regrouper par thèmes, eux aussi bien occidentaux.

Troisièmement, était-il nécessaire de revenir sur les antécédents vétérotestamentaires et néotestamentaires pour chacun des aspects développés ? D'autant plus que l'auteur reprend des études approfondies auxquels de simples renvois eussent été suffisants. Il est étonnant que certaines études n'apparaissent pas. Concernant la catégorie du sacrifice et de la dimension sacerdotale de la mission du Christ, le lecteur avisé peut être étonné de l'absence de référence à l'étude du cardinal Vanhoye sur l'Épître aux Hébreux (p. 621-622). Le dossier sur la crise arienne et la crise chalcédonienne est lui aussi un peu trop rapidement analysé, et il manque là encore des renvois à des ouvrages fondamentaux. Pourquoi par exemple cette absence de références aux travaux du père Orbe, de Drobner ou autres ? La question des sens de l'Écriture chez les Pères aurait mérité une plus large actualisation. Peut-on se contenter encore aujourd'hui de l'approche des jésuites de Lubac et Daniélou ? Une note critique après la p. 271 aurait été la bienvenue.

Que l'auteur ne puisse pas faire appel à l'ensemble du corpus patristique, nul ne pourrait lui jeter la pierre. Cependant au fur et à mesure de la lecture, force est de constater que sont privilégiés certains Pères : Justin, Irénée de Lyon, et surtout Grégoire de Nysse qui bénéficie d'un traitement de faveur. S. Augustin aussi, mais souvent en contrepoint des orientaux. Pourquoi ne pas consacrer un chapitre spécial à la théologie de la grâce chez S. Augustin, puisqu'il apparaît qu'en ce domaine, le docteur africain opère un renversement épistémologique ? Cela aurait évité des reprises disséminées un peu partout et risquant de noyer le lecteur.

Eu égard à la question de la médiation et du titre christologique de Médiateur, il manque visiblement un développement sur les textes – très importants en ce domaine – de S. Léon le Grand. Quant à la littérature monastique, elle est réduite à sa plus simple expression.

Quelques affirmations paraissent audacieuses. Ainsi p. 567, concernant l'analyse de la justification dans l'Épître à Barnabé. Le risque de projeter sur l'auteur ce qu'il dit de manière inchoative est-il vraiment pertinent ? Également p. 605 : la raison invoquée pour la méfiance de S. Irénée par rapport au vocabulaire de la grâce, ne résiderait-elle que dans le fait que les gnostiques l'utilisaient pour parler de l'Ogdoade ? Cela nous paraît peu convaincant. Quelques développements personnels – voire des plagiats – des textes eux-mêmes. Ainsi p. 748, le paragraphe subséquent de la citation de Grégoire de Nazianze (*Orat.* 31,29) n'est que la reprise quasiment mot pour mot de la suite de ladite citation. Pourquoi ne pas l'avoir prolongée ? Nous reconnaissons néanmoins le renvoi en note infrapaginale au lieu même du docteur cappadocien. Quelques petits exemples parmi d'autres amplement relevés.

Enfin, nous sommes un peu étonnés du manque de sérieux dans la relecture éditoriale. Nous avons relevé beaucoup de fautes de genre : des masculins à la place de féminins, des prépositions mal orthographiées...

Le sentiment qui domine cette étude est plutôt celle d'un patchwork. L'étudiant en théologie pourra y trouver des références intéressantes, une certaine organicité dans leur agencement, selon un schéma occidental assez conventionnel. Mais à l'issue de la lecture de ce premier tome, nous ne pouvons nous empêcher de penser que par moments le souci de servir la renaissance de la sotériologie n'a pas toujours respecté les approches patristiques elles-mêmes, sans doute plus concernant les Pères des premiers siècles que les suivants. Ce survol qui reste néanmoins pertinent sur certains aspects, ne semble pas avoir atteint tous les objectifs annoncés.

Philippe MOLAC

HISTOIRE MÉDIÉVALE

Marie-Anne VANNIER, *Hildegarde de Bingen. Une visionnaire et une femme d'action*, Paris, Entrelacs, coll. « Sagesse éternelles », 2016. 19 cm. 190 p. ISBN 978-2-908606-98-0. € 16.

Marie-Anne VANNIER, spécialiste des Pères de l'Église et des mystiques rhénans, présente ici son troisième livre sur Hildegarde de Bingen, après *Prier quinze jours avec Hildegarde de Bingen*, Nouvelle Cité, 2012 et *Les Visions d'Hildegarde de Bingen dans le Livre des œuvres divines*, Albin Michel, 2015.

Le présent ouvrage est composé de deux parties de longueur égale. La première se décline en quatre chapitres. Le premier, titré « À l'ombre de la lumière vivante », donne un résumé de la biographie d'Hildegarde ; le deuxième chapitre, « Une œuvre où s'exprime la lumière vivante », classe les écrits de l'abbesse en plusieurs rubriques (les visions, les œuvres d'occasion, la science et la musique) ; le troisième, « La lumière vivante, à l'œuvre dans la création », situe sa théologie de la création ainsi que sa conception de la liberté humaine dans le contexte de son époque ; et le quatrième, « La lumière vivante, à l'œuvre dans le salut », met en perspective des citations de différentes œuvres d'Hildegarde qui ont trait à sa christologie et sa sotériologie.

La deuxième partie est constituée d'une anthologie d'extraits de ses œuvres ainsi que de sa *Vita*, établie au lendemain de sa mort par Thierry d'Echternach d'après les notes prises par le moine Geoffroy et Guibert de Gembloux, qui furent ses secrétaires dans les dernières années de sa vie ; mais aussi quelques citations d'autres auteurs la concernant comme, après la lettre que l'abbesse a écrite à saint Bernard, un court extrait de la réponse de celui-ci à la question de l'authenticité des visions d'Hildegarde.

D'abord, l'auteur rassemble ce que Hildegarde dit d'elle-même, de sa vie, de ses visions et de sa vocation à écrire. Puis elle montre comment d'autres jugent son action et sa personnalité, notamment une lettre au pape Eugène III et une de Guibert de Gembloux à Hildegarde qui souligne l'importance de ses visions. Suivent des extraits sur le Christ et la Trinité, puis sur la création et l'homme. Ensuite, Marie-Anne VANNIER choisit quelques textes montrant les connaissances en sciences naturelles de l'abbesse avant d'explorer sa conception de l'histoire du salut. Un texte sur la toute-puissance divine se trouve entre ceux sur l'humilité, la sagesse et la charité, avant d'aborder quelques extraits de *Des causes et des remèdes*. Deux poèmes, deux lettres et un sermon terminent cette section qui s'achève par l'extrait de sa *Vita* relatant sa mort et le décret apostolique sur sa canonisation. Une chronologie et une bibliographie succincte complètent l'ouvrage.

Si l'ensemble ne présente sans doute pas de choses vraiment nouvelles, le choix judicieux des textes de cette œuvre si riche et si variée et leur présentation claire donneront sûrement envie aux lecteurs d'aller plus loin.

Waltraud VERLAGUET

Henri SUSO, *L'horloge de la sagesse*.

Traduction de Jean-Claude Lagarrigue, introduction de Marie-Anne Vannier, choix iconographiques par Monique Gruber, Paris, Les Belles Lettres, coll. « Sagesse médiévales 19 », 2017. 21 cm. 352 p. ISBN 978-2-251-44761-2. € 35.

Une belle découverte que ce texte plein de ferveur et d'originalité composé par le dominicain et mystique rhénan Henri Suso (xiv^e siècle), auteur également d'une *Imitation de Jésus-Christ*. SUSO, l'un des disciples les plus proches de

Maître Eckhart avec Tauler, enseigne dans cette œuvre comment demeurer à chaque heure du jour dans l'expérience de Dieu. Non pas strictement transcendante, mais immanente, cette présence est perçue sous le sceau de la féminité protectrice d'une « Dame » (p. 37) et de l'intuition intellectuelle (au sens médiéval). Cette mystique s'inscrit de fait pleinement dans une vie monacale dont les heures sont rythmées par les offices et les activités pratiques ; elle tire son inspiration de l'imitation du Christ dans sa Passion.

La parution de cette nouvelle traduction, à partir de l'original latin, fera date ; non seulement elle met en lumière une œuvre importante pour l'histoire de la mystique médiévale, mais elle en renouvelle la lecture grâce à l'apport de l'édition critique du dominicain Pius Künzle, la précédente version par Benoît Lavaud étant épuisée. L'auteur de cette traduction, Jean-Claude Lagarrigue, professeur agrégé de philosophie, docteur en philosophie et membre de l'équipe de recherche sur les mystiques rhénans, est de toute évidence inspiré par cette parole dont il restitue, quelques siècles plus tard, la vivacité dans une langue fluide et lumineuse.

Une introduction de la grande spécialiste de mystique rhénane, Anne-Marie Vannier (p. 9-33), permet d'entrer dans le texte, mieux armé pour sa compréhension. La première partie de cette introduction explicite le thème et le titre de l'œuvre, rappelle l'intention d'Henri Suso de rédiger « une défense indirecte » (p. 15) de Maître Eckhart dont il fut le disciple, et présente l'ouvrage dans ses grandes lignes. Cette partie est agrémentée par de très belles illustrations (p. 18-19), reproduisant des pages issues de deux manuscrits en couleur conservés à la Bibliothèque royale de Bruxelles et intitulées, d'une part *La Sagesse montre l'Écriture et le mécanisme de l'horloge à Suso*, d'autre part *Salomon montre l'horloge à Louis de Bruges et à sa famille*. Cette partie introductive comprend également une biographie et une bibliogra-

phie d'Henri Suso (p. 25-33). Suit un « Avant-propos du traducteur » qui rappelle notamment l'historique des traductions de ce texte, intégrant dans sa trame des paroles et proverbes de l'Ancien Testament.

L'horloge de la sagesse mettant en scène les échanges entre le disciple et la Sagesse est répartie en deux volets : le Livre premier (p. 47-210) et le Livre second (p. 213-310), comptant respectivement seize et huit chapitres, suivis d'un très beau texte latin intitulé *Le Petit livre de la Sagesse éternelle*. Cet ensemble est précédé d'un Prologue (p. 39-46) qui s'ouvre sur cette injonction mettant l'amour au premier plan : « Aimez le Seigneur dans sa bonté et cherchez-le dans la simplicité de votre cœur » (Sg 1,1-2). Quelques lignes plus loin, on peut lire cet amer constat aux échos étonnamment modernes : « Dans les temps actuels, le monde vieillissant déjà, cet amour divin s'est tellement refroidi dans les cœurs de beaucoup qu'il est presque éteint. »

Nombreux sont les passages admirables qui émaillent ce livre ; un tel discours fournit un matériau très riche à la réflexion du lecteur. En voici un bref aperçu :

« Quelle honte pour le disciple de l'amour, de s'oublier lui-même au point de ne pas remarquer les paroles intérieures de celle dont la présence, partout, l'entoure ! [...] Soupèse quelle inconvenance commet l'âme qui porte en soi le royaume de Dieu, à chercher au-dehors quoi que ce soit » (p. 132).

Dans le chap. 11 consacré aux « Joies supracélestes », le disciple, éclairé par la Sagesse sur la nature de la patrie céleste, s'écrie : « Ô stupeur et admiration immense de si grands et profonds mystères dépassant toute intelligence et pleinement connus de Dieu seul ! Ô abîme incompréhensible divinement profond, quelles grandes merveilles sont cachées en toi ! » (p. 151).

Au chap. 14 intitulé « Combien il est utile d'avoir constamment en mémoire la Passion du Christ », nous est offert un aperçu du style poétique et imagé de Suso

grâce auquel il trouve un langage adéquat pour exprimer l'expérience mystique dans toute sa complexité : « Nous passons des roses aux roses, et délaissant les violettes nous nous hâtons de chercher les lis, en ramenant les yeux du cœur, avec un désir souverain, des fleurs écloses des souffrances de quelques hommes divins, au rosier de tes souffrances, ô fleur des champs, rose sans épines, Sagesse éternelle » (p. 179).

Quant au livre second, centré sur la démarche du chercheur qui sait son existence éphémère, il aborde des sujets tels que « La diversité étonnante des doctrines et des disciples » (1), « La science la plus utile à l'homme mortel, qui est de savoir mourir » (2), « Comment la Sagesse éternelle doit être, de tout son être et de tout son cœur, constamment louée en tout temps » (5).

Ainsi, au chap. 2, la Sagesse répond au disciple s'enquérant de l'utilité de la science de mourir : « C'est un don de Dieu, le plus grand de tous les dons. Savoir mourir, c'est avoir en tout temps le cœur et l'âme prêts aux choses d'en haut [...] à la recevoir comme on attend la venue d'un ami très cher » (p. 222).

Au chap. 3, la Sagesse invite au dépouillement afin de cultiver l'art du bien vivre ; ce dénuement intérieur consiste à « débarrasser son cœur de tout ce qui peut en empêcher la liberté. [...] Être en soi-même, c'est rassembler les affections dispersées de son cœur et les tenir recueillies en un bien unique, véritable et très simple » (p. 238).

On ne peut que recommander la découverte de ce livre qui invite le lecteur à se mettre à l'écoute d'une âme fervente, d'un esprit visionnaire, soucieux de partager son chemin avec des disciples tout aussi assoiffés de lumière. La mystique médiévale dévoile à travers ce texte un langage florissant allié à un imaginaire fort riche que viennent incarner vingt-huit illustrations inspirantes. Bien qu'éloignées du XXI^e siècle et, de ce fait, liées à un contexte socioreligieux fort différent du nôtre, les préoccupations du serviteur de la Sagesse éternelle qu'est SUSO ne semblent cependant pas si différentes des cher-

cheurs spirituels contemporains, d'où qu'ils viennent. On pourrait en effet reconnaître certaines constantes : recueillement, art du bien mourir, mais également du bien vivre, tranquillité de l'âme. La Sagesse, associée à la méditation, n'est certes pas absente des traditions religieuses et spirituelles qui se sont développées en dehors des trois monothéismes, en Inde par exemple.

Colette POGGI

HISTOIRE MODERNE

Andreas OSIANDER, *Est-il vrai et crédible que les Juifs tuent en secret les enfants chrétiens et utilisent leur sang ? Une réfutation des accusations de crime rituel*. Traduction, notes et commentaire par Annie Noblesse-Rocher et Matthias Morgenstern, Genève, Labor et Fides, coll. « Histoire », 2017. 23 cm. 108 p. ISBN 978-2-8309-1635-5. € 20,90.

Au XVI^e siècle, le réformateur de Nuremberg, Andreas OSIANDER, est le seul à avoir aussi fermement dénoncé l'antijudaïsme chrétien et à avoir pris la défense des Juifs. Hébraïsant accompli, OSIANDER a appris l'araméen auprès de ses amis rabbins et a acquis une grande connaissance du monde juif et de ses traditions. Il connaît donc de l'intérieur le judaïsme et la conscience inquiète des Juifs. Cet opuscule réfute l'accusation de crime rituel portée contre les Juifs qui a souvent servi de prétexte à leur persécution.

Le texte se présente sous la forme d'une lettre adressée à un correspondant inconnu. OSIANDER réagit aux événements qui se sont produits en Hongrie en 1529, relatés dans un tract : une histoire effroyable et un meurtre que les Juifs de Pösing, une ville de foire en Hongrie, auraient commis envers un enfant de neuf

ans. Trente-six Juifs, accusés par un chrétien du meurtre de ce garçonnet, y furent brûlés vifs le 21 mai 1529. Onze ans plus tard, deux Juifs accusés d'un tel crime présenteront cette lettre pour leur défense lors de leur procès à Sappendorf.

Sa réfutation en vingt propositions démontre qu'il est impossible que les Juifs puissent commettre de tels actes. Il a d'ailleurs la conviction « qu'on les traite avec violence et injustice dès lors que se présente une occasion et un prétexte pour faire main basse sur leurs biens », et que son devoir de chrétien est de veiller à ce que personne ne soit traité injustement ou diffamé.

Dans son argumentaire, il rappelle d'abord que les Juifs respectent fidèlement les enseignements de la Loi écrite et de la Loi orale qui leur interdit de verser et de manger le sang. Il montre ensuite l'absurdité de l'accusation de meurtre rituel, qui serait fondée sur la nécessité pour les Juifs de se procurer du sang d'enfants chrétiens pour, d'une part, permettre à leurs kohanim d'accomplir leur sacerdoce et, d'autre part, pour se guérir des saignements qui toucheraient tout Juif. Il rappelle que la fonction sacerdotale des kohanim ne peut être exercée que dans le temple de Jérusalem et qu'elle n'existe plus depuis sa destruction. Il souligne, en se référant au Talmud de Babylone (Berakhot 32b), qu'« un kohen qui tue un homme, sans l'avoir voulu et même en ayant fait pénitence pour cet acte, ne peut plus lever les mains pour bénir le peuple ou accomplir tout autre office sacerdotal » (p. 56-57).

Concernant les saignements qui frappaient les Juifs, OSIANDER note que cette maladie n'est pas avérée. Et, si tant est que le sang des enfants leur soit utile, ils pourraient s'en procurer sans recourir à ces crimes odieux qui les condamnent devant les hommes et engage leur salut devant Dieu. Il est donc impossible que les Juifs puissent contredire leur foi et leurs traditions par des actes aussi abominables. Les Juifs convertis les auraient d'ailleurs dénoncés et ils seraient un argument de poids

pour ceux d'entre eux qui s'acharment contre leurs anciens coreligionnaires. Or il n'en est rien.

Il faut donc chercher les raisons de cet acharnement parmi les ennemis des Juifs qui les ont calomniés et ont inventé toutes ces histoires puisqu'ils agissent de la même façon avec les chrétiens luthériens. Il faut se souvenir que de telles accusations furent portées par les romains à l'encontre des premiers chrétiens. Concernant les procès, OSIANDER rappelle que les aveux arrachés de force par la torture n'ont aucune valeur s'ils ne sont pas confirmés par d'autres investigations. Se contenter de l'opinion commune de ce temps : que les Juifs sont poursuivis par la colère divine et « supposer que Dieu punit les Juifs pour que leur châtiment les force à commettre un meurtre et à verser le sang innocent est un véritable blasphème ». Si l'on se réfère à la lettre de Paul aux Romains, il est absolument impossible de croire que Dieu ait poussé les Juifs à de telles ignominies.

Papes et Empereurs ont instruit minutieusement de telles affaires et les ont trouvées sans fondement. Ils ont ordonné de ne rien entreprendre contre les Juifs sans se référer aux autorités qui leur ont souvent accordé des privilèges. À titre d'exemple, OSIANDER fournit la copie de la lettre de protection des Juifs de Brisgau promulguée par l'empereur Frédéric III en 1540. Pour l'auteur, l'origine de cette rumeur est la conséquence d'une mauvaise lecture du Talmud (Pessharim 112b) où *dam* ne désigne pas le sang, mais l'argent. Un pseudo érudit juif ou chrétien n'a pu déceler cette subtilité. Il conclut son propos en opérant une analyse critique de l'affaire de Pöding, dénonçant les incohérences et les zones d'ombre. Il propose à son correspondant une série de questions susceptibles de clarifier l'instruction de telles affaires. Il rappelle *in fine* qu'« un Juif riche et un noble pauvre ne vont pas bien ensemble » (p. 84).

Annie Noblesse-Rocher et Matthias Morgenstern nous offrent la première

traduction scientifique de ce texte en français. Une longue introduction replace OSIANDER et son traité dans le contexte et les débats du XVI^e siècle. La traduction est expliquée et commentée par d'abondantes notes qui mettent en valeur les connaissances talmudiques de l'auteur. Le livre s'achève par une bibliographie distinguant les sources juives et chrétiennes, les auteurs du XVI^e siècle et les études contemporaines. Il est complété par un index des noms propres, un index des noms de lieux ainsi qu'un index des références bibliques et talmudiques. On ne peut que recommander la lecture de ce livre qui nous introduit à l'œuvre et à l'engagement de ce réformateur peu connu, mais surtout parce que la réfutation d'OSIANDER n'a rien perdu de son actualité. L'antijudaïsme qu'il combattait ressurgit aujourd'hui dans l'antisémitisme et les théories du complot qui circulent sur les réseaux sociaux, et les accusations de meurtres rituels qu'il a si efficacement réfutées réapparaissent, hélas, en terre d'islam.

Alain MASSINI

HISTOIRE CONTEMPORAINE

Céline BORELLO, *La République en chaire protestante. XVIII^e-XIX^e siècles*. Préface de Patrick Cabanel, Rennes, Presses universitaires de Rennes, coll. « Histoire », 2018. 24 cm. 336 p. ISBN 978-2-7535-5905-9. € 25.

À travers une lecture attentive et informée d'un siècle de prédication protestante (à la fois réformée et luthérienne) prononcée en chaire par les pasteurs français entre le synode réformé clandestin de Lédignan (1744) et la Révolution de 1848, l'auteure comble une lacune historiographique de taille. Alors que l'homilétique protestante des premiers temps – des débuts de la Réforme au premier

Désert – est bien connue grâce aux travaux de Françoise Chevalier (1994), que celle de la fin du XIX^e au début du XX^e siècle a été mise en lumière par Laurent Gambarotto (1996), la période intermédiaire, qui s'étend du second Désert à la fin de la monarchie constitutionnelle du roi des Français Louis-Philippe, restait à explorer systématiquement. C'est maintenant chose faite et c'est très heureux, tant cette séquence historique intéresse au premier plan l'histoire intellectuelle et politique du protestantisme français. Les protestants d'alors ont vu leur statut de minoritaires se transformer radicalement en quelques années seulement, au tournant des XVIII^e et XIX^e siècles. Culte clandestin et persécuté au lendemain de la Révocation de l'Édit de Nantes (1685), il a été toléré avec l'Édit de tolérance (1787), puis reconnu à part entière (en 1789-1791) pour être même finalement subventionné par l'État (à partir de 1802). Après un siècle d'invisibilité, cette réintégration complète dans la vie de la Nation a changé la situation publique des protestants français du tout au tout.

L'auteure a ainsi mieux voulu comprendre comment les protestants français ont vécu cette évolution de l'intérieur-même de leur communauté, et elle s'est donc appliquée à l'étude de contenu d'une parole publique essentielle dans la vie quotidienne de ces derniers : la prédication hebdomadaire. Dans l'ensemble du corpus de sermons pastoraux particulièrement foisonnant qu'elle a pu rassembler, Céline BORELLO a choisi de privilégier ceux qui ajoutaient une tonalité politique à la thématique plus proprement religieuse, suite à la décision synodale de 1744 ordonnant aux pasteurs, en pleine période de persécution royale, un sermon annuel prêchant l'obéissance aux autorités civiles. À ces premières sources, elle a associé les discours ou adresses internes produits par les personnalités protestantes les plus reconnues à l'époque (comme les trois pasteurs Rabaut pour le XVIII^e siècle) et tous les écrits et correspondances qu'elle a pu trouver dans les archives personnelles des pasteurs ou bien dans celles des Consistoires, en privilégiant

à chaque fois les passages dédiés aux thèmes socio-politiques, comme la richesse, la pauvreté, l'éducation, et enfin l'art de l'éloquence et de la persuasion.

Au-delà d'une connaissance renouvelée sur les conditions d'énonciation particulièrement difficiles de la parole religieuse protestante lors de ces temps troublés, l'auteure met à mal un véritable mythe protestant pourtant construit et complaisamment diffusé par la suite : celui d'une culture contestataire et proto-républicaine propre aux protestants français qui en auraient fait les ferments et les aiguillons de la modernisation et des changements politiques du pays. Céline BORELLO montre au contraire combien la culture politique des pasteurs de cette époque est restée continûment légaliste et fidèle aux autorités en place, de quelque couleur politique qu'elles se réclament. Non contents de prêcher la soumission au pouvoir politique du moment (quitte à resservir toujours dans les mêmes termes leur allégeance aux régimes successifs), la plupart des sermons étudiés ont développé une morale stéréotypée et conservatrice de l'ordre social, quitte à esquiver les interrogations pourtant suscitées chez d'autres moins disciplinés (les mouvements issus du Réveil en particulier) qui se sont progressivement démarqués des premiers par une lecture moins orientée des Écritures. Mais il ne faut pas oublier le rôle joué par quelques grandes figures du protestantisme de l'époque, qui, comme l'analyse avec finesse l'auteure, ont su dépasser l'exercice obligé de modération et de moralisation attribué au genre même du sermon, dans un engagement politique déterminé qui s'est trouvé en affinité particulière avec les idées nouvelles et, en particulier, les principes politiques tirés de la Déclaration des droits de l'homme de 1789.

Le livre couvre donc bien une époque charnière restée longtemps mal connue de l'histoire du protestantisme. Il permet de mieux comprendre comment les pasteurs sont ainsi passés très progressivement d'une attitude traditionnelle, à la fois prudente et déferente envers les pouvoirs en place, à une

action politique plus déterminée telle que nous la voyons mise en œuvre par la suite, de la seconde moitié du XIX^e siècle jusqu'à nos jours.

Valentine ZUBER

ÉTHIQUE

Marc FEIX (dir.), *L'argumentation éthique. Hommage à René Heyer*, Strasbourg, Presses universitaires de Strasbourg, coll. « Chemins d'éthique 8 », 2016. 24 cm. 182 p. ISBN 978-2-86820-534-6. € 21.

Cet ouvrage collectif est un hommage adressé par ses collègues et anciens élèves de l'université de Strasbourg notamment, au professeur d'éthique et de théologie morale René Heyer, à l'occasion de son départ à la retraite. Précédé d'un avant-propos, qui rappelle les grandes lignes d'une longue carrière, et clos par des annexes qui contiennent la bibliographie de R. Heyer, ce livre se compose de deux parties. La première porte sur les « écritures de l'éthique », la seconde sur les « courants de pensée et formes d'argumentation ». Dans les deux cas, le pluriel est à prendre au sérieux tant les articles valorisent la variété des formes d'expression de l'éthique.

Écritures de l'éthique. R. HEYER traite des différentes formes de la catastrophe dont la singularité contemporaine reposerait sur la temporalité de son inscription « au présent » et non plus dans l'antériorité ou l'avenir. Il défend l'hypothèse selon laquelle « la catastrophe au présent suppose le retrait du livre, sa fermeture » (p. 17).

E. BONS, après avoir rappelé combien l'idée de destinée constitue une différence frappante entre pensée grecque et pensée biblique, étudie la présence d'une formulation abstraite du concept de libre arbitre dans la pensée biblique. Pour ce faire, il s'appuie sur deux extraits : Si 15,11-17 et Psaume de Salomon 9,4. Il apparaît que le premier texte dé-

fend le libre arbitre à partir d'un élargissement de la portée anthropologique de Dt 30, alors que le second le fait à partir d'une conceptualité philosophique de facture stoïcienne.

D. FRICKER et N. SIFFER, partant d'une rapide exégèse d'Ac 20,35 soulignant l'ambivalence inhérente au concept de don, montrent comment Luc opère une relecture du ministère de Paul en inscrivant son « désintéressement dans la continuité de l'enseignement fondamental de Jésus » (p. 37).

J.-C. WEBER effectue un examen clinique des éditoriaux de René Heyer publiés dans la *Lettre électronique du Centre européen d'enseignement et de recherche en éthique* afin de faire ressortir quelques traits de sa manière d'écrire l'éthique.

G. VINCENT étudie les « enjeux symboliques et éthiques de la traduction » (p. 55) en s'appuyant sur le paradigme de la traduction dans l'œuvre de Paul Ricœur au moyen d'une analyse minutieuse de l'expression « hospitalité langagière », présente dans l'ouvrage intitulé *Sur la traduction*, et sa relecture dans l'introduction du *Juste 2*. Il souligne la valeur de la paraphrase comme pratique nécessaire pour introduire dans un « régime commun d'expression » (p. 64) et montre que la compréhension implique la traduction pour l'interprétation d'un soi qui ne s'épuise pas dans le même et l'introspection.

R. SUBLON souligne brièvement la tentation moralisatrice liée au *tout* (notion de totalité), capable de conduire à l'« abomination » (p. 78).

P.-M. BEAUDE considère la recherche paulinienne à partir de l'accent mis ces dernières décennies sur la dimension rhétorique. Rappelant les principes de l'exégèse patristique qui assumait une diversité du sens, il invite à ne pas réduire le message paulinien à un schéma communicationnel et plaide pour un rééquilibrage de la recherche qui fasse droit à la dimension d'une esthétique littéraire.

Courants et formes de l'argumentation.

E. DUBREUCQ aborde la question morale à partir de la laïcité. Il en révèle le lieu de problématisation inhérent à la loi de 1905 : le contenu de la morale laïque.

E. GAZIAUX met en perspective le parcours, en théologie catholique postconciliaire, de la morale autonome. Après une mise en contexte qui éclaire les objections et les limites des deux principaux courants critiques de cette morale – la morale de la foi et l'éthique communautarienne des vertus –, il pointe la pertinence que continue d'avoir l'autonomie morale dans une époque où fanatisme et obscurantisme menacent.

M. FEIX examine la réception de la lettre encyclique *Laudato Si'*. Puis il en dégage l'approche biblique renouvelée et l'inscription dans la doctrine sociale de l'Église.

M.-J. THIEL propose une réflexion paradoxale sur le rôle et la valeur de la vulnérabilité à une époque de la maîtrise technologique.

D. MÜLLER s'interroge sur la signification de l'idée d'éthique chrétienne et en présente une conception qui la situe en position « polémique et prophétique à l'égard des thèmes éthiques et de leur soubassement anthropologique en général » (p. 134).

W. LESCH survole l'évolution des rapports entre éthique chrétienne et cinéma puis envisage l'exploration anthropologique comme une autre manière pour l'éthique d'aborder de façon constructive et enrichissante un dialogue avec le septième art.

Y. COURTEL, enraciné dans la démarche poétique, déploie les virtualités de sens de la catégorie de l'émotion afin d'en montrer la puissance de reconfiguration et proposer de considérer une certaine forme d'émotion comme religion.

L. KATCHEKPELE développe une variation sur la fonction de la dimension narrative dans la constitution d'une communauté chrétienne où chacun puisse pleinement s'accomplir comme personne, c'est-à-dire comme exemple et exemplaire, et jouer son rôle à partir d'un modèle inaugural.

Riche et souvent suggestif dans ses différentes manières d'envisager l'éthique et la morale chrétienne quoique majoritairement catholique, ce livre s'inscrit dans nombre de débats actuels.

Aurore DUMONT

PHILOSOPHIE

Denis GUÉNOUN, *Des verticales dans l'horizon. Six croisements entre philosophie et théologie*, Genève, Labor et Fides, 2018. 20 cm. 188 p. ISBN 978-2-8309-1655-3. € 18.

C'est un beau livre par le style et par le ton. Cela donne un programme philosophique et théologique de qualité. De Spinoza à Heidegger et à Lévinas, de saint Augustin à Bonhoeffer en passant par Bultmann, six thèmes sont déclinés : l'être, l'infini, la transcendance intérieure, la révélation et l'histoire, la démythologisation et l'a-religion.

Bultmann occupe dans cette démarche une place centrale et dominante. Le texte de 1941 sur la démythologisation fait l'objet d'une attention particulière. Ce sont sans doute les pages les plus convaincantes de cet essai, ne serait-ce que par leur densité et l'empathie évidente de l'auteur pour ce classique de la théologie moderne. Le parcours d'ensemble est stimulant et radical.

Mais il est permis de se poser plusieurs questions. La pensée de Bultmann va-t-elle assez loin sur la question de Dieu lui-même ? La critique bonhoefferienne de la religion va-t-elle au-delà d'une théologie négative ? N'aurait-il pas fallu reprendre le discours de saint Augustin sur son versant positif, et convoquer d'autres auteurs, Barth, Jüngel, Pannenberg, Rahner, Weischedel, parmi bien d'autres, pour commencer à penser Dieu lui-même, et non pas seulement sa trace transcendante ? Suffit-il de recourir à la métaphore des verticales dans l'horizon pour penser la transcendance infinie, ni spatiale ni seulement historique, de ce qu'on appelle Dieu ? Et ce dernier se réduit-il au langage de la rencontre et du personnalisme ?

Pour notre part, nous inclinons à penser que la philosophie ne peut pas esquiver ces tâches spéculatives, et que la théologie est

davantage qu'une herméneutique langagière. La rencontre des deux disciplines possède donc aussi une dimension d'affrontement critique ou de confrontation mimétique. Cela étant, le mérite indéniable de l'auteur est d'entrecroiser sans relâche la philosophie et la théologie et de nous obliger à radicaliser la question insistante et brûlante de Dieu comme Dieu. C'est un livre qui nous fait bouger et qui donne à penser.

Denis MÜLLER

DOGMATIQUE

Philippe-Marie MARGELIDON (éd.), *Le miracle et la foi*. Actes du Colloque de la Faculté de théologie de l'Institut catholique de Toulouse, 21-22 octobre 2016, Rocamadour, Paris/Perpignan, Lethiel-leux, 2017. 21,5 cm, 382 p. ISBN 978-2-249-62439-1. € 22.

En octobre 2016 a eu lieu à Rocamadour un colloque sur le miracle ; le présent volume publie les communications qui y ont été données. Elles sont inégales ; des niaiseries pieuses s'y juxtaposent, parfois s'y mélangent avec une érudition étendue. Elles relèvent, pour la plupart, de l'histoire de la théologie et de la spiritualité : la question du miracle dans le *Contre Celse* d'Origène, sa nature chez Maxime le Confesseur, chez Bernard de Clairvaux, chez Thomas d'Aquin, chez Urs von Balthasar, son discernement chez Pascal (à l'occasion de la guérison de sa nièce en pleine controverse janséniste), etc. Nous avons aussi des études, parfois étranges, sur le discernement entre les miracles authentiques et ceux des démons, sur la valeur apologétique du miracle, sur l'importance des miracles dans les processus de canonisation.

On ne peut que regretter le peu de place accordée à une réflexion de théolo-

gie systématique ou fondamentale. Le concept même de miracle, faussement simple, en réalité très embrouillé, ne fait pas l'objet d'une étude rigoureuse et approfondie (comme celle qu'on trouve dans le premier volume de la *Théologie systématique* de Tillich), même si les communications sur Bernard de Clairvaux, Thomas d'Aquin et Urs von Balthasar contiennent quelques éléments d'analyse qui auraient pu être davantage utilisés et développés.

P.-M. MARGELIDON et J.-H. FOULON présentent d'intéressantes remarques sur le vocabulaire du miraculeux ; il est dommage que ces observations faites sur le latin de la Vulgate n'aient pas de parallèles pour l'hébreu et pour le grec biblique (Septante et Nouveau Testament) et ne soient pas plus exploitées.

Même si on l'évoque allusivement, aucune communication ne prend vraiment au sérieux la difficulté que soulève le miracle en modernité ; si autrefois on croyait à cause des miracles, aujourd'hui, comme le dit Jean-Jacques Rousseau dans ses *Lettres écrites de la Montagne*, on croit malgré les miracles. La pénétrante étude de Bultmann dans le tome 1 de *Foi et compréhension* est ignorée (une phrase de la p. 66 : « la démythologisation [...] a rejeté l'étude du miracle dans le domaine de la fable pieuse », si elle s'applique à Bultmann, comme le laisse supposer la note qui suit, relève du contresens). Le postulat largement partagé, semble-t-il, par la plupart des auteurs de ce recueil, formulé par G. WOIMBÉE avec une argumentation désuète jusqu'à la caricature (p. 308-309), est que l'entrée en postmodernité disqualifie radicalement les démarches et les réflexions de type libéral, existentiel ou fidéiste ; autrement dit, la postmodernité nous ramènerait à la scolastique la plus poussièreuse.

À notre sens, l'enchaînement, ici défendu, entre transcendance, supranaturalisme et superstition, dénature la notion de foi et nourrit aussi bien une propagande antireligieuse primaire que des apologies religieuses rétrogrades. On peut être d'un

autre avis, mais le débat ne devrait pas être escamoté. *L'Avant-propos* avertit honnêtement que ce colloque ne prétend pas tout traiter ; ce qu'il laisse de côté nous paraît à la fois considérable et essentiel.

Bref, si ce volume donne des éclairages utiles en histoire des idées, il n'apporte pas grand-chose à une réflexion théologique sur la notion de miracle ni, d'ailleurs, sur celle de foi.

André GOUNELLE

THÉOLOGIE PRATIQUE

Jérôme COTTIN, Élisabeth PARMENTIER (éd.), *Évangéliser. Approches œcuméniques et européennes*, Zürich, Lit, coll. « Théologie pratique, Pédagogie, Spiritualité 9 », 2015. 23,5 cm. 198 p. ISBN 978-3-643-90635-9. € 24,90.

Cet ouvrage collectif rassemble dix études qui abordent différentes perspectives des thèmes consacrés à la *praxis* de l'Église. Attentifs à la production d'une réflexion missiologique pertinente, les auteurs impliqués dans cet ouvrage ouvrent aux lecteurs des voies vers l'engagement œcuménique des Églises afin d'engendrer une évangélisation capable de témoigner auprès de nos contemporains européens au XXI^e siècle.

Pour cela, dès l'introduction, Jérôme COTTIN aborde la nouveauté d'une ancienne question, c'est-à-dire la tension entre la théorie théologique et la pratique missiologique. À cet effet, il propose trois approches dialogiques : une première approche théorique, historique et conceptuelle ; puis une bonne connaissance de la réalité institutionnelle et sociologique de l'Église ; et enfin la cohabitation entre pensée critique et engagement missionnaire dans ce qu'on peut nommer une « recherche-action ».

À son tour, Christian GRAPPE offre aux lecteurs quatre modèles bibliques de stratégie missionnaire : celui de la mission centripète ayant Jérusalem comme centre ; celui de la mission centrifuge ou l'expansion du témoignage jusqu'aux confins de la terre ; la mission par contagion, c'est-à-dire le témoignage universel du message du Christ assaisonné d'actes de justice et d'intégrité ; et enfin le modèle de l'immersion du message chrétien dans chaque culture.

Enzo BIEMMI, théologien catholique italien, présente la nouvelle démarche de l'Église catholique romaine en termes d'évangélisation, en se concentrant dans un premier temps sur l'idée de *nouvelle évangélisation* (témoignage direct, réaffirmation des vérités de foi et inculturation de l'Évangile), pour ensuite traiter avec précision les travaux issus du Synode des évêques de 2013 ainsi que la Lettre apostolique *Evangelii Gaudium* de 2013.

Le pasteur Andy BUCKLER, de l'Église protestante unie de France, met en évidence les paradoxes inhérents à l'acte d'accueil, décrivant plusieurs façons d'être et de faire Église, ainsi que plusieurs modèles d'Église considérés auparavant comme adversaires et opposés.

Jérôme COTTIN expose ce qu'on peut appeler le mouvement quadruple, une proposition basée sur : la pertinence et la présence de l'Église qui, selon lui, doit promouvoir un programme stratégique pour les différentes Églises ; un programme de recherche-action qui demeurera un engagement mutuel entre Facultés de théologie et Églises locales ; la compréhension du rôle des médias et des réseaux sociaux ; le rôle du témoignage personnel attribué à chaque chrétien.

Référence dans ce qu'on appelle aujourd'hui l'« Église émergente », Gabriel MONET essaie de nous introduire dans le monde de la *missio dei* en présentant des auteurs comme David Bosch et Lesslie Newbigin, ainsi qu'en précisant des concepts-clés de cette missiologie, à savoir le *missionnel* et l'*Église missionnelle*.

Élisabeth PARMENTIER amène à une meilleure compréhension du phénomène des Églises d'affinités identitaires, issues des échanges et rencontres culturelles diverses qui favorisent selon elle un apprentissage pluriel de la Bible et un engagement multiculturel commun.

Étienne GRIEU, théologien jésuite, identifie et met en évidence le rôle et la place de tous les Job de ce monde, c'est-à-dire de tous ceux et celles qui ont été touchés par la pauvreté. Plaçant les pauvres comme sujet de leur propre histoire et transformation, GRIEU amène le lecteur à renouveler sa perspective sur ce qu'est la pauvreté. L'engagement auprès de ceux qui ne comptent pas dans la société demeure selon lui une exigence évangélique et christique, et non une fine production théologique parfois éloignée de la réalité sensible des êtres souffrants.

Pourquoi donc évangéliser ? C'est la question que pose Élisabeth PARMENTIER à la fin de cet ouvrage collectif qui a pour but de conduire ses lecteurs vers une action évangélisatrice, non au sens traditionnel du terme mais plutôt au sens d'une évangélisation du don reçu.

Pablo SACIOTTO

Michel STEINMETZ, *La musique : un sacrement ? La médiation de la musique rituelle comme lieu théologique : une participation à l'épiphanie du mystère de l'Église*, Paris, Parole et Silence, 2018. 21 cm. 221 p. ISBN 978-2-88918-579-5. € 18.

Si les indications pratiques sur la musique de la *Constitution sur la sainte liturgie* (Vatican II) ont suscité d'ardents débats dans l'Église catholique, le fondement théologique que pose l'expression « fonction ministérielle de la musique sacrée » utilisée au paragraphe 112 est resté dans une sorte

d'indifférence consensuelle. Michel STEINMETZ, prêtre et directeur du Service de Pastorale liturgique et sacramentelle du diocèse de Strasbourg, explore les pistes qu'ouvre cette expression qui désigne la musique comme lieu théologique, en ce qu'elle participe à la médiation ecclésiale entre la révélation divine et l'être humain.

Après un bref rappel historique, la réflexion se déploie successivement dans une perspective anthropologique (« I. Rite et musique dans l'ordre du symbolique et du symbole »), théologique (« II. Rite et musique dans l'ordre de la sacramentalité ») et ecclésiologique (« III. Musique liturgique et épiphonie du mystère de l'Église »). Quelques réflexions plus pratiques sont enfin esquissées à titre de propositions de recherche.

S'écartant résolument d'une compréhension fonctionnaliste du *munus ministeriale* de la musique, STEINMETZ souligne la dimension sacramentelle de celle-ci, qui s'inscrit dans la chaîne médiatrice du Christ, de l'Église et de sa liturgie. Une des implications de ce positionnement fondamentalement théologique est que la musique *sacrée* ne peut se réduire à une reprise utilitariste des productions culturelles contingentes, mais doit s'efforcer de maintenir une certaine distance, car le *Logos* qu'elle médiatise a produit une tradition spécifique dont la liturgie est l'écrin. STEINMETZ se refuse à aller plus avant dans les considérations pratiques, estimant que les choix musicaux relèvent d'un discernement pastoral qui ne peut faire l'objet de réglementations théoriques.

L'ouvrage, qui reprend l'essentiel de la thèse de doctorat de l'auteur (dont est issu récemment *La fonction ministérielle de la musique sacrée*, Paris, Cerf, 2018) a les avantages de ses inconvénients. Pour qui fait l'effort de s'inscrire dans une herméneutique catholique, il constitue une réflexion théologique fondamentale sur un sujet trop souvent réduit à ses aspects pragmatiques, largement indécidables. Mais la démarche est exigeante : restituer la profondeur de la thèse en un peu plus de 150 pages (un quart du livre étant consacré à une abondante bibliogra-

phie, reprise de la thèse, et à un utile index thématique) résulte en une écriture très dense et qui n'évite cependant pas les redites. Par ailleurs, l'enquête reste dans le cadre d'une théologie confessionnelle, ce qui fait que l'ouverture anthropologique de la première partie, largement fondée sur les ouvrages de Louis-Marie Chauvet, glisse trop facilement d'un signifiant à l'autre (signe-symbole-symbolique-sacrement, par exemple, ou langage-écriture-lettre, ou enfin réel-réalité), laissant le lecteur dans une espèce de flou conceptuel assez frustrant, dont la dissipation aurait sans doute nécessité des développements plus importants. Enfin, au bout de la lecture se pose la question suivante : quasiment tout ce qui est dit de la musique et de sa sacramentalité est dit aussi de la liturgie dans son ensemble. Quelle est alors exactement la spécificité de la musique en tant que lieu théologique distinct ?

Un coup d'œil hors de la tradition romaine, par exemple vers les réflexions réformatrices, plus attentives aux distinctions, aux ruptures et aux oppositions constructives, aurait sans doute pu féconder cette réflexion dont la cohérence et la rigueur, pour ce qui est de l'exploitation des sources théologiques, finissent par imposer « une si lourde charge théologique » (p. 159, dernière phrase du livre) à la musique.

Christophe SINGER

ŒCUMÉNISME

Daniel BLAJ, *Yves Congar, pionnier de l'œcuménisme. Comment accueillir les valeurs des autres chrétiens*, Namur/Paris, Lessius, coll. « La part-Dieu 27 », 2015. 20,5 cm. 240 p. ISBN 978-2-87299-276-8. € 22.

Cet ouvrage est la reprise d'une thèse de doctorat en théologie catholique de l'univer-

sité de Strasbourg soutenue en 2012 sous la direction de Michel Deneken qui signe la préface du livre. Son titre était *Le principe ecclésiologique de l'œcuménisme chez Yves Congar : élaboration, réception et perspectives ecclésiales*. Le nouveau titre en deux parties indique implicitement à la fois le rôle central du théologien dominicain Yves Congar (1904-1995) dans le mouvement œcuménique contemporain – initié, rappelons-le, par les confessions non catholiques – et son approche consistant à intégrer ce que ces confessions peuvent apporter pour que l'Église catholique persiste dans son être. Son auteur, prêtre catholique du diocèse de Strasbourg, est actuellement responsable du catéchuménat pour l'Alsace.

L'ouvrage compte trois parties. Dans la première, « Penser l'Église à partir de l'œcuménisme », Daniel BLAJ définit le principe ecclésiologique de l'œcuménisme de Congar, sa naissance et son intégration dans l'œcuménisme de type catholique à l'heure où se déploient, depuis les années 1920, les deux mouvements œcuméniques *Life and Work* et *Faith and Order*. S'il ne s'agit plus pour l'Église catholique d'absorber les autres confessions mais de se présenter elle-même au mouvement œcuménique, cette Église représente néanmoins à ses propres yeux la plénitude de l'unité intratrinitaire à la base de l'œcuménisme théologique et ecclésiologique, alors que les protestants, bien que réels, représentent l'incomplétude, et les orthodoxes une certaine richesse. Le maître livre de Congar, *Chrétiens désunis : principes d'un « œcuménisme » catholique* (1937), est le fil rouge de cette partie, dans lequel il reconnaît que l'Église catholique ne représente qu'imparfaitement la catholicité, c'est pourquoi la division des chrétiens joue un rôle qu'il nous faut considérer. Comment ? On aurait aimé que l'auteur cite alors Congar écrivant que, puisque l'Église catholique a et est la plénitude, elle ne peut pas jouer le jeu de partis que sont les conférences œcuméniques.

La deuxième partie, « La fécondité de l'Église comme communion », montre

comment ce principe s'intègre dans la vie œcuménique des années 1940-1950 alors que les deux mouvements œcuméniques, qui envisageaient de créer le Conseil œcuménique des Églises en 1938, ne le fondent que dix ans plus tard (1948) à cause des circonstances internationales que l'on connaît. Mais c'est en tentant d'intégrer les valeurs des autres dans l'ecclésiologie catholique : logique ! Néanmoins, si la communion devient dans les années 1950 la notion congarienne centrale qui permet de penser nouvellement l'œcuménisme et de fonder le dialogue œcuménique, BLAJ observe chez Congar une volonté d'horizontalité qui modifie singulièrement la vision traditionnelle d'une Église catholique en surplomb, position qui le rapproche des Églises issues de la Réforme et lui vaut sans doute la disgrâce de son Église. Ces éléments biographiques sont absents du livre, écrit résolument dans une perspective théologique systématique et pas historique, ce qui est un peu regrettable.

Dans la troisième partie, « La participation des autres chrétiens au corps du Christ (de 1963 à nos jours) », l'auteur parcourt les grands textes de Vatican II, dont Congar fut l'un des experts, *Lumen gentium* et *Unitatis redintegratio* (1964). Il note les commentaires de ces textes, considérant que son principe ecclésiologique de l'œcuménisme y était admis, ce qui permettait la reconnaissance de l'appartenance des autres chrétiens au Corps du Christ, même si la notion d'Église n'était jamais mise au pluriel. Puis il montre que dans les textes suivants du Magistère catholique, *Ut unum sint* (1995) et *Dominus Iesus* (2000) notamment, une réintroduction du langage ontologique en ecclésiologie conduit à une réinterprétation de la doctrine de Vatican II de l'unité de communion de l'Église en unicité d'intégrité de l'Église. Daniel BLAJ se demande alors ce que devient la fécondité du principe ecclésiologique de l'œcuménisme. Il ne répond pas nettement à sa question, mais n'en pense pas moins dans quelques pages (p. 217-220) où il montre que les derniers textes du Vatican s'éloignent de la pensée

congarienne en même temps que des autres chrétiens, car « aucune mention n'est faite selon laquelle les catholiques ont reçu et ont aussi à recevoir des autres » (p. 219).

En conclusion, si BLAJ admet que la ré-introduction du langage ontologique en ecclésiologie est « un projet original à plus d'un titre » (p. 225), il ne cache pas la menace que cela fait peser sur l'œcuménisme de communion et se réjouit que, dans son exhortation apostolique *Evangelii gaudium* (2013), le pape François « invite à recevoir le principe ecclésiologique de l'œcuménisme et à profiter de sa fécondité ». Un livre intéressant dont on regrettera cependant l'absence d'une bibliographie et d'un index.

Jean-François ZORN

SCIENCES DES RELIGIONS

Jean-Marc FALCOMBELLO, *Le Bouddha est-il vert ? Conversation avec Michel Maxime Egger*. Préface de Dominique Bourg, Paris/Genève, Cerf/Labor et Fides, coll. « Fondations écologiques », 2017. 20,5 cm. 98 p. ISBN 978-2-8309-1640-9. € 11.

Présenté sous une forme dialoguée entre un journaliste, Jean-Marc FALCOMBELLO, et le sociologue Michel Maxime EGGER qui dirige cette collection, cet essai nous invite à approfondir notre réflexion sur la relation qu'entretient le bouddhisme avec la démarche écologique. L'une de ses finalités déclarées est de déjouer les jugements trop hâtifs sur l'amalgame bouddhisme-écologie, comme le suggère avec humour le titre de *Bouddhisme vert*.

Rappelons tout d'abord brièvement le parcours de ces deux auteurs, remarquables à la fois sur le plan de la connaissance, de l'expérience et de leur engagement en cohérence avec leur idéal. FALCOMBELLO, journaliste culturel, disciple de longue date du maître ti-

bétain Lama Teunsang, est co-responsable du centre bouddhiste de Montchardon en France. EGGER, de confession orthodoxe, se définit comme sociologue et écothéologien ; il est responsable du laboratoire de la « transition intérieure » à l'ONG suisse « Pain pour le prochain » dans l'interface entre la société civile et les milieux d'Église.

Ce livre de 98 pages se lit aisément, avec plaisir, même pour un profane, car la forme dialoguée suscite un intérêt qui ne faiblit pas. Le cours de la conversation introduit le lecteur dans l'univers subtil et complexe du bouddhisme : nombreuses en effet sont les branches de ce courant qui a vu le jour et s'est développé à partir de l'expérience et de l'enseignement d'un homme, Gautama Sidhârtha, au VI^e siècle av. J.-C. Le bouddhisme qui fut pratiquement chassé de l'Inde au tournant du I^{er} millénaire, se répandit au cours des siècles dans tout le sud-est asiatique ainsi qu'en Asie centrale, pour se diffuser en Occident au XX^e siècle.

Dans la préface, Dominique BOURG explique qu'il faut se prémunir contre les idées fausses et dénonce la croyance qui voudrait que « le christianisme serait le fauteur de tous les troubles et le bouddhisme un modèle de pensée écologique » (p. 10). Il répond que le bouddhisme ne prône pas une « sacralisation de la nature » et ajoute : « Rappelons encore que la conception chrétienne du salut embrasse le monde lui-même, promis à une nouvelle création » (p. 11).

Dans son avant-propos, EGGER va dans le même sens, en interrogeant la pertinence du terme « écobouddhisme » (p. 14) ; en effet, la notion d'interdépendance au cœur de la doctrine du Bouddha, ne suffit pas à ses yeux à faire du bouddhisme une doctrine écologique, du fait même que les préoccupations du monde d'alors étaient loin de concorder avec celles d'aujourd'hui.

Le dialogue s'orchestre en trois parties. La première partie (p. 17-34) s'intitule « L'enjeu écologique pour le bouddhisme : jeu de miroir avec l'Occident ». Elle aborde les questions préalables qui permettent d'évi-

ter les confusions ou les conclusions hâtives. Ce sont le besoin d'une réflexion rigoureuse, les projections de l'Occident sur le bouddhisme, l'acculturation occidentale du bouddhisme, les relations colonisateur/colonisé.

La deuxième partie (p. 35-67), intitulée « Radiographie de l'écobouddhisme à la lumière du bouddhisme traditionnel », met en lumière quelques sujets qui pourraient être source de confusion : le risque d'anachronisme, les pièges du terme « nature », le concept bouddhique de la « loi de l'interdépendance », la délivrance de la souffrance, la question du soi (qui divise hindous et bouddhistes) et, enfin, la question controversée de la nature envisagée comme réalité sacrée.

La dernière partie (p. 69-90) concerne « La quête d'une troisième voie : vers une éthique environnementale bouddhiste » et traite du sens de l'action, du rôle du karma, de la force de l'intention, de la voie du détachement, de la connexion entre non-violence et végétarisme. Ce troisième temps part des conclusions précédentes, à savoir, selon EGGER, d'une part, la non-validité de la doctrine écobouddhiste au regard des sources de la tradition bouddhiste et, d'autre part, la non-pertinence des concepts fondamentaux du bouddhisme vis-à-vis de l'écologie, telle qu'on l'entend aujourd'hui. Les deux auteurs font alors appel à la notion d'action altruiste, entendons une action éclairée, désintéressée, qui ne génère pas de karma (fruit des actes, cause de la transmigration dans le monde du devenir). Comme le suggère à juste titre FALCOMBELLO, c'est la vertu d'un regard dégagé des gangues de l'ignorance qui permettra une relation équilibrée avec le monde (p. 75), grâce à la justesse de l'intention. Une étape décisive dans la transformation de l'attitude humaine concerne la prise de conscience de « l'anthropocène intérieur » (p. 88). Elle s'accompagnera nécessairement de compassion et de sagesse. On trouve là un point essentiel de la pensée indienne qui recherche dans les profondeurs de la conscience humaine les causes des agissements et des phénomènes extérieurs. Ainsi,

seul un revirement de ce type conduira à dévoiler en soi une motivation sincère et un engagement efficient dans divers registres, spirituel, politique, économique, écologique. À ce titre seulement, une véritable mutation peut être espérée.

Si l'on suit les deux auteurs sur bien des points abordés, une réserve peut être faite néanmoins à propos du fait que le bouddhisme n'ait pas élaboré de pensée écologique en tant que telle. Cette évidence historique que personne ne démentirait n'empêche pas cependant que l'imaginaire bouddhique, qui prend racine dans le terreau hindou, se soit épanoui dans une relation privilégiée avec les grands éléments (terre, eau, feu, air, éther ; voir la remarque de EGGER, p. 60). Le monde « naturel » est vécu comme une parole signifiante pour les hommes : le soleil, la lune, l'aube, l'arbre, le roc de la grotte, l'océan, le fleuve, les animaux, etc., apparaissent en Inde comme des aspects du réel avec lesquels l'homme tisse une relation de continuité dans l'espace et le temps, du fait que tous sont soumis au *samsāra*, la loi de la transmigration des âmes. La compassion, *karunā*, demande également une attention intense à tout être vivant.

Toutefois, Jean-Marc FALCOMBELLO remarque avec raison qu'« il n'y a pas d'idéalisation romantique de la nature dans le bouddhisme » (p. 49), et « qu'il est difficile de voir dans la nature une réalité "sacrée" » (p. 59).

Le lecteur trouvera en fin de volume de très intéressants éléments bibliographiques (p. 91-93), offrant un panel de recherches et essais récents en français et en anglais, ainsi que les remerciements de FALCOMBELLO.

En conclusion, cet ouvrage a le mérite de montrer la complexité de la pensée indienne en posant des questions pertinentes, motivantes, d'où peuvent surgir des prises de conscience salutaires, encourageant à relever un défi fondamental : se sentir responsable, en tant qu'être humain, du devenir de la planète et, de ce fait même, capable d'une intention efficiente et d'une action altruiste.

C. P.

Daniel ATTALA, Violaine ROSIAU (dir.),
Chute et rédemption dans la littérature,
Rennes, Presses universitaires de Rennes,
coll. « Interférences », 2017. 21 cm. 396
p. ISBN 978-2-7535-6526-5. € 25.

Le concept et les images de la Chute et de la Rédemption, légués par la tradition biblique à la littérature, dessinent, selon les auteurs qui ont dirigé ce volume, une ligne de verticalité qui structure l'imaginaire ontologique.

Dans le premier chapitre, Daniel ATTALA présente une réflexion générale sur la spatialité de la Chute. Dès l'Antiquité chez Aristote et Platon, le haut et le bas sont associés au divin et au terrestre, même si les atomistes remettent en question cette structuration hiérarchique de l'espace. Le christianisme distingue une réalité surnaturelle qui transforme les qualités naturelles des corps et les arrache à leur pesanteur. La représentation spatiale de la Chute n'apparaît que progressivement : la faute est d'abord un faux pas qui conduit à la mort. L'avènement de l'esprit scientifique rompt avec cette géographie imaginaire cohérente pour dire un univers bouleversé. À partir du XVII^e siècle, selon ATTALA, l'ancienne perception s'effondre pour affronter un univers infini. Pourtant, la force du mythe perdure dans la littérature, qui elle-même peut devenir Chute et Rédemption, ou lieu d'expression d'une lutte entre le sens et le non-sens. L'auteur s'appuie sur Derrida, qui médite l'association du mouvement descendant aux notions de chance, d'accident : dans un monde qu'il perçoit atomisé, curieusement, partout surgissent des hasards (cas) qui semblent tomber du ciel pour régir nos vies et nos trouvailles.

De la fin de l'Antiquité au Moyen Âge, le texte biblique demeure la référence absolue, et la littérature en cherche et en développe le sens jusque dans la vie présente. Les auteurs des contributions de la première partie examinent l'apport de la belle traduction de Jérôme, et aussi d'Augustin qui, contre le néoplatonisme, insiste sur le fait que la créa-

tion est bonne et que la chute dépend entièrement de la volonté. C'est l'orgueil qui empêche l'homme d'être heureux en le privant de se reconnaître enfant de Dieu, et en le poussant à se considérer soi-même comme son propre principe. La résurrection est moins perçue comme un mouvement ascendant que comme une conformation au Christ. Plusieurs études abordent l'image de la femme, dans cette dynamique de Chute et de Rédemption, soit celle des pécheresses repenties, dont les corps de péché sont transformés, soit de la vierge Marie, médiatrice auprès du Médiateur, dont les miracles donnent une dimension affective et concrète au salut, sans contrevenir à la justesse théologique. Au Moyen Âge, les auteurs mettaient en relation les épisodes significatifs de l'histoire du salut (les enlumineurs, par exemple, peignaient en rouge l'arbre d'Abel pour signifier le sang rédempteur du Christ). Au XIV^e siècle, Pétrarque, témoin des inquiétudes spirituelles de son temps, choisit le remède littéraire d'une réappropriation de la sagesse antique.

Du classicisme au romantisme, abordé dans la deuxième partie, la lecture théologique recule au profit de solutions morales et sociales. Pour Maria de Zayas, romancière féministe du siècle d'or espagnol, la Rédemption vient du sacrifice des femmes innocentes victimes de la violence diabolique des hommes. Au XVIII^e siècle, Rétif de la Bretonne dénonce la perversion du paysan par le matérialisme de la ville. Bientôt, Hugo et Dickens cherchent à lire l'histoire de la révolution comme une forme politique de la rédemption, soit hypothétique, soit épiphannique. Mais de plus en plus persiste une faute, que l'homme semble devoir (ou vouloir) assumer seul, miné par un secret désespoir (chez Musset ou Th. De Quincey, opiomane, familier d'une souffrance qui suffirait à sauver l'humanité).

Dans la troisième partie consacrée à l'époque contemporaine, les références bibliques sont convoquées mais le plus souvent de façon subversive et sans volonté de retrouver la vérité divine. Au contraire, les auteurs se substituent à Dieu pour donner

leur propre valeur à l'absurde. Quatre études sont consacrées à la perception juive de la Chute, pour laquelle les individus peuvent atteindre leur salut par leurs efforts, sans rédemption, et l'angoisse conduit à une représentation tragique du réel et de l'homme. Les autres études se centrent sur les répercussions de l'intertexte biblique, défiguré, blessé, chez Miguel Delibes ; ou transposé, chez Tolkien et C. S. Lewis ; ou même retourné en message nihiliste, dans la bande dessinée de Jodorowski.

On ne peut entrer dans la richesse d'analyses de ces contributions. L'ouvrage a le mérite de mettre en lumière l'évolution historique de la Chute, par des études précises, même si la période moderne aurait mérité une enquête plus large. Le lecteur regrettera l'absence d'une bibliographie (les références données en introduction sont incomplètes), mais il aura le plaisir de belles découvertes, qui lui donneront envie de poursuivre la réflexion sur une notion majeure de l'imaginaire biblique et littéraire.

Josiane RIEU

VIENT DE PARAÎTRE

Paul TILLICH, *Quand les fondations vacillent*. Traduction d'André Gounelle et Mireille Hébert, Genève, Labor et Fides, coll. « Œuvres de Paul Tillich 13 », 2019. 21 cm. 220 p. ISBN 978-2-8309-1686-7. € 22.

Ce recueil contient vingt-deux prédications prononcées par Tillich à New-York lors de cultes communs à *Union Seminary* et *Columbia University*. Ces cultes étaient suivis principalement par des universitaires de diverses disciplines, ayant des profils très divers ; à côté de chrétiens appartenant à des dénominations différentes, y venaient, par curiosité ou intérêt, des athées, des juifs et des bouddhistes, ce qui convenait bien à Tillich,

soucieux de dépasser les cloisonnements. Cet auditoire avait de fortes exigences intellectuelles, tout en désirant entendre autre chose qu'un cours ou qu'une conférence.

Les prédications de ce recueil datent des années 1944-1947, juste avant et juste après la fin de la Deuxième Guerre mondiale. Le titre, inspiré d'un passage d'Ésaïe, traduit bien le choc de la guerre et la manière dont des millions de gens le ressentent : le monde chancelle, risque de s'écrouler. Après un passé épouvantable, s'annonce un avenir redoutable. On n'a rien d'assuré à quoi s'accrocher. Si l'on trouve dans ce recueil de nombreuses références à ce contexte, TILLICH n'y cultive pas le morbide et ne développe pas une pastorale de l'épouvante. Il n'atténue en rien ce que le conflit a eu de terrible ni ce qu'a de menaçant la situation présente, mais il s'efforce d'annoncer une confiance et une espérance qui subsistent malgré tout, en dépit de tout. Ce n'est pas un optimisme facile. Pour TILLICH, au fond de l'abîme, aussi profond soit-il, il n'y a pas le néant, mais la foi paradoxale et solide de Pâques qui surmonte, sans l'annuler, le Vendredi saint. La foi est courage, courage d'affronter les négativités qui nous menacent, nous agressent, nous blessent, nous mettent à l'agonie ; la foi n'est pas la croyance que ces négativités se dissiperont et s'évanouiront ; elle ne croit pas que nous serons épargnés, mais qu'il nous sera donné la force de faire face en toutes circonstances. D'autres thèmes sont abordés dans ces sermons, en particulier celui de Dieu qui est profond, que personne ne possède et que tout le monde cherche, qu'à la fois on espère et redoute, à qui on n'arrive jamais à échapper bien qu'on essaie de le fuir.

TILLICH ne considérait pas que les prédications relèvent d'un genre mineur. Il les travaillait beaucoup (beaucoup plus que ses conférences). Un jour qu'on lui demandait ce qu'il fallait lire pour comprendre sa pensée, il a répondu : « D'abord mes prédications. » Avec elles, on entre au cœur de la théologie de Tillich.

A. G.